



A FLEUR DE PEAU
MÉDECINS, TATOUAGES
ET TATOUÉS

ALLIA

À fleur de peau

À fleur de peau

MÉDECINS, TATOUAGES ET TATOUÉS
1880-1910

Édition établie et présentée
par PHILIPPE ARTIÈRES

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2014



J. au Cotelette.

Ouvrage publié avec le concours des Amis des Bibliothèques de Lyon.

Egon Schiele, *Nu masculin avec drap rouge (autoportrait)*, 1914. Crayon, aquarelle et tempera sur papier. Vienne, Graphische Sammlung Albertina © Luisa Ricciarini/Leemage.

© Éditions Allia, Paris, 2004, 2014.

POUR LA VIE

ILS n'ont rien laissé ; ni carnet, ni lettre. Ils sont aujourd'hui morts, enterrés dans la fosse commune du temps, oubliés. Ils furent maréchaux-ferrants, tonneliers, agriculteurs, limonadiers... L'histoire n'en conserve qu'une trace collective. Pour leurs contemporains, ils n'avaient d'existence que dans l'épaisseur de leur corps ; pour nous, ils appartiennent à ces ombres anonymes qui n'existent qu'au pluriel. Leurs histoires, ils les ont emportées avec eux, ayant pourtant pris soin de les écrire. Sur l'avant-bras, le torse, sur l'omoplate ou la cuisse, ils ont inscrit une date, un prénom, des initiales, un visage, un emblème, le nom d'une ville, d'un bateau. Autobiographes devant l'éphémère, ils ont immortalisé les instants singuliers de leur vie : un apprentissage dans un atelier, un amour perdu, une bataille gagnée, un pèlerinage effectué. Corps-carnets, ils sont les hommes tatoués.

La machine à tatouer électrique n'avait pas encore vu le jour – elle fut brevetée par Samuel O'Reilly en 1891 –, le tatouage n'était pas devenu la pratique commerciale qu'il est aujourd'hui. Au fond d'un atelier, dans un recoin d'escalier, on se faisait tatouer par un camarade, on se tatouait soi-même avec les moyens du bord et ses



modestes talents, le plus souvent à l'abri du regard des autres. Le tatouage est encore dans le crépuscule du XIX^e siècle une écriture de soi, qui s'inscrit certes pour certains dans des pratiques collectives ritualisées, mais qui est, pour celui qui ne maîtrise pas l'écriture, l'unique récit possible. C'est à cette époque la forme archaïque, le degré zéro de l'autobiographie.

Leurs récits tatoués commencent tous ou presque à l'adolescence, au moment où, quittant leur famille, ils se retrouvent mousses sur un navire, apprentis dans l'atelier d'un artisan ou prisonniers dans une maison de correction ; ce début dans la vie, ils l'inscrivent sur l'avant-bras droit, première entrée de leur journal personnel : une ancre, une scie, ou l'inscription "Enfant du malheur" pour emblème. D'autres suivront, retraçant année après année un destin. À la première femme aimée, à l'amant adoré, à la mère disparue, ils dédient un tatouage. À leurs initiales, à leurs prénoms, au cœur offert, ils ajoutent les trois lettres PLV : Pour La Vie. Ces amours inscrits sur soi, dans

l'instantanéité de la passion, constituent des contrats intimes de mariage, qui engagent leur auteur jusqu'à la mort en même temps qu'ils donnent à voir aux futures maîtresses l'amour passé. Chaque événement viendra s'inscrire sur le corps à côté des cicatrices, cet autre journal, bien involontaire, qui consigne les accidents, les rixes, les punitions. L'entrée au service militaire ouvre un nouveau chapitre dans ce récit rédigé au jour le jour. Les tatoués inscrivent leur numéro de tirage au sort, ou les armes de leur garnison. Sur ce journal à fleur de peau, tantôt montré, tantôt caché, ils diront aussi leurs convictions : loyauté à la mère patrie, au saint patron, mépris de la société, haine des gouvernants.

Cette immense archive de soi a disparu ; perdus ces récits personnels en trois, cinq parfois vingt ou trente vignettes ; englouties ces phrases sans verbe ni sujet par lesquelles des dizaines de milliers d'hommes et de femmes se sont dits au cours du XIX^e siècle. Rien ne reste en effet de ces corps une fois la mort survenue. Dans les archives, parfois un

